

Ce fut dans la maison du consul qu'il y eut un échange d'explications et de surprises qui devait amener cette histoire à son dénouement naturel et légitime. Tous les droits usurpés par le faussaire furent restitués au véritable Albert de Kerbriant.

L'émotion qui suivit cette orageuse soirée ne permit pas aux deux dames d'accueillir ; Albert de Kerbriant comme il méritait d'être accueilli ; mais le lendemain, madame de Mellan et sa fille n'eurent pas assez d'éloges à donner à leur jeune et charmant libérateur ; et ce jour même, à la table du consul de France, il fut arrêté que le mariage d'Anna et d'Albert serait célébré à l'église Saint-Louis, à Toulon, et que l'amiral serait prié de signer au contrat.

MÉR.V.

—•—•—•—•—

AVIS AUX PRISEURS.

L'usage de la poudre de tabac est, dans le principe, généralement inutile, quelquefois stupéfiant ou dangereux, et toujours immonde et dégoûtant.

« Souvent, ou par légèreté, ou par imitation, ou par d'autres motifs plus ou moins frivoles, on contracte la sale habitude d'emplir ses narines de la poudre irritante de tabac ; ou du moins, c'est dans le but de faire cesser quelque coriza ou un léger mal de tête, dont le temps seul aurait bientôt fait justice : le mal se dissipe, on se félicite du succès et on continue le remède le reste de sa vie. L'habitude prise s'enracine profondément dans l'économie, et devient enfin une impérieuse nécessité et un tyrannique besoin. Nous avons dit que l'usage de la nicotiane (tabac) est quelquefois dangereux : des milliers de faits sont là qui l'attestent hautement. Le tabac déprave ou détruit l'odécat, et par son action stupéfiante, il peut, pris avec excès, engourdir et ralentir les fonctions intellectuelles, et surtout affaiblir ou troubler la mémoire. L'irritation continuelle de la muqueuse nasale a déterminé plusieurs fois le développement des polytes. Fourcroy cite même un cas de cancer du nez, attribué à l'usage du tabac.

Le tabac, suivant Méral, énerve et affaiblit les tissus, surtout le nerveux qu'il ébranle ; de là des tremblements dans les membres, qu'on observe assez constamment chez ceux qui en font abus, la diminution des forces, l'amaigrissement et même la consommation qu'on voit arriver chez les grands priseurs, et surtout chez les femmes, par la quantité considérable de salive qu'il fait sécréter, ce qui épuise et dessèche. Ces habitudes jettent par fois les sujets dans une espèce d'imbécillité. J'ai connu de ces

priseurs intrépides qui étaient dans une sorte d'abattement continu, qui, la bouche béante et les narines éouppées d'une croûte noire de cette poudre, ne savaient que fouiller sans cesse dans leur tabatière, et conservaient tout juste assez d'instinct pour cette action machinale. Il en est de l'abus du tabac comme de celui de toutes les jouissances par irritation, comme de l'abus des liqueurs fortes, etc., etc., et l'on doit encore être étonné de ne pas lui voir causer des accidents plus nombreux ; il faut toute la puissance de l'habitude et les doses faibles qu'on en prend habituellement pour en diminuer les mauvais effets.

Il serait superflu de chercher à prouver que l'usage de cette plante *acre, sale et puante*, comme l'appelle le docteur Méral, contamine plus ou moins tous ceux qui s'en farcissent incessamment les narines ; chacun sait en effet que rien n'est plus commun que de voir une certaine exécution stilloire maculer la plupart des objets qui tombent sous l'organe nasal des grands consommateurs de l'immonde *pétun*. Nous ajouterons, dit encore Méral, aux inconvénients du tabac, la mauvaise odeur de l'haleine, et celle du corps, des hardes, dont il imprègne ceux qui en font usage, et la malpropreté produite par les liquides colorés de cette substance qu'ils laissent couler par les voies buccales et nasales. Ajoutez à tous ces inconvénients celui des continuelles émonctions, qui finissent souvent par irriter plus ou moins le nez et la membrane nasale, sans parler des congestions cérébrales qu'elles peuvent favoriser ou déterminer.

P. DEBREYNE, Médecin Trappiste.

(Précis de phys. hum.)

—0000000—

Le Bonheur Champêtre.

*Dialogue entre un Seigneur et un Villageois.*

Le Seigneur. Dieu vous garde, bon homme, vous êtes bien gai !

Le Vil. Comme de coutume.

Le Seig. J'en suis bien aise ; cela prouve que vous êtes content de votre état.

Le Vil. Jusqu'à présent j'ai lieu de l'être.

Le Seig. Êtes-vous marié ?

Le Vil. Oui, grâce au Ciel.

Le Seig. Avez-vous des enfants ?

Le Vil. J'en avais cinq ; j'en ai perdu un, mais ce malheur peut se réparer.

Le Seig. Votre femme est-elle jeune ?

Le Vil. Elle a vingt-cinq ans.

Le Seig. Est-elle jolie ?

Le Vil. Elle l'est pour moi ; mais elle est mieux que jolie : elle est-bonne.

Le Seig. Et vous l'aimez ?